

FLORENCE
HERRLEMANN

Quand viendront chanter les loups

« Une œuvre profondément émouvante. »
ActuaLitté



FLORENCE HERRLEMAN

**QUAND VIENDRONT CHANTER
LES LOUPS**

« On n'imagine pas ces choses-là, parce que la beauté de la nature nous cache sa rudesse en étalant ses verts sur les plaines jusqu'aux forêts. Ça donnerait presque le vertige. Mais il ne faut pas se fier à toute cette beauté. Il n'y a que ceux qui connaissent cette montagne pour oser s'y aventurer en plein hiver. »

Persuadé qu'il est responsable de la disparition de son fils et du chagrin inconsolable de sa femme, Abel a décidé de partir. Depuis, il vit reclus dans un chalet au cœur de la montagne. Rythmées par les saisons et la nature, ses journées se ressemblent, entre son travail de bûcheron et l'absence de Tom qui le hante.

Jusqu'au jour où il porte secours à un adolescent qu'il découvre inconscient dans la montagne.

Un récit intense et poignant, qui nous entraîne au cœur d'une nature aussi belle que sauvage, à la fois protectrice et hostile.

« Un roman plein d'espoir,
aux personnages attachants et lumineux. »

Le Dauphiné Libéré

Florence Herrleman a commencé par le théâtre, puis la musique, l'écriture scénaristique et la réalisation, avant de prendre la plume. Son roman *L'Appartement du dessous* a été lauréat de cinq prix littéraires en France et en Belgique. *Quand viendront chanter les loups* est son quatrième roman.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-490-8



9 782385 294908

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon :

Littérature française



FABRIQUÉ
EN EUROPE

www.editionscharleston.fr



QUAND VIENDRONT
CHANTER LES LOUPS

De la même autrice, aux éditions Charleston poche :
L'Appartement du dessous, 2023

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-490-8
Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Florence Herrlemann

QUAND VIENDRONT CHANTER LES LOUPS

Roman



A Alice...

« Je ne crois pas à la valeur des existences séparées.
Aucun de nous n'est complet en lui seul. »

Virginia Woolf, *Les Vagues*

La nuit est vite venue. J'ai allumé le feu, et lui, dont j'ignore tout, s'est endormi comme une masse. Quelques mèches brunes collent à son front. La fièvre le mord et secoue son corps par petites saccades. J'ai peur pour lui. J'attise le feu et remets une bûche dans l'âtre pour qu'il ait moins froid. Le châtaignier, quand ça brûle, ça craque fort ; il ne faudrait pas que ça le réveille. Je surveille. Il bouge un peu et remonte la couverture sur sa tête. Il n'est plus qu'un tas informe, couché là, sur ce lit de fortune, à même le sol. Je crains que l'infection ne gagne complètement sa jambe. Fracture ouverte du tibia. Ce n'est pas beau à voir, j'ai même cru que j'allais tourner de l'œil. J'ai nettoyé ses plaies comme j'ai pu, avec les moyens du bord : une vieille bouteille d'eau-de-vie, une serviette-éponge, des bouts de bois pour maintenir sa jambe droite et ma chemise déchirée en lambeaux en guise de bandage.

Je ne sais pas comment j'ai fait. Je me souviens que ma tête était vide. Je n'étais que spectateur de la scène qui se jouait là, sous mes yeux. Mes mains agissaient toutes seules, comme celles d'un automate. J'avais l'impression que ce n'était pas moi qui épingleais le sang. Pas moi qui soignais. Ce n'était pas ma voix qui rassurait, qui consolait. Et sur son visage, déformé par une

douleur constante et aiguë, se superposait celui de Tom. Ensuite, je lui ai donné deux comprimés de paracétamol qu'il a pris avec une bonne rasade d'alcool. Je ne sais pas si le mélange est judicieux. En tout cas, maintenant, il dort. Il dort comme un enfant. Comme dormait Tom, mon Tom. Mon fils.

Je ne sais rien de lui, pas même son prénom. Quand je l'ai trouvé en contrebas du rocher, il était à moitié dans les vapes. Au début, j'ai pensé à une bête blessée, un lièvre pris dans un collet. Puis j'ai compris. J'ai hurlé. Le gosse, lui, poussait de petits gémissements à peine perceptibles. Il gisait sur le ventre. La neige avait partiellement recouvert son corps. Sa main, bleuie par le froid, continuait de serrer une branche morte. Je n'ai pas vu son visage tout de suite. En m'approchant, je n'ai vu que le sang, sa jambe, son pied gauche nu. Il avait dû perdre sa chaussure dans la chute. Je n'ai pas réfléchi, je l'ai mis sur mon dos et je suis remonté vers le chalet. Dans ma tête, ça allait vite. Des pensées fulgurantes. Mon cœur donnait des coups forts dans ma poitrine et l'air avait du mal à remplir mes poumons. *Il vit, je pensais, il vit, rien n'est perdu.*

Et j'ai continué d'avancer. Par endroits, mes pieds s'enfonçaient dans la poudreuse qui recouvrait la cailasse, les trous, le sentier. Il fallait être vigilant, anticiper chaque pas, parce que j'aurais eu vite fait de glisser ou de me tordre une cheville, *a minima*. Et avec lui sur mon dos, ce n'était pas le moment. Je pensais aux bêtes et à l'odeur du sang qu'elles peuvent renifler à des centaines de mètres. L'hiver, on les pense planquées à cause du froid. Mais elles rôdent, faméliques. Le danger est permanent. J'avais mon fusil. Un coup aurait suffi à les faire fuir. Il faut être totalement fou ou désœuvré pour

venir se perdre ici en plein hiver. Pauvre gosse, pris au piège de cette montagne brutale et sauvage. Si je n'étais pas passé par là, il serait mort de froid. Peut-être même que les loups l'auraient en partie dévoré.

On n'imagine pas ces choses-là, on n'y pense pas, parce que la beauté de la nature nous cache sa rudesse en étalant ses verts sur les plaines jusqu'aux forêts. Nos yeux se plaisent à suivre les crêtes qui séparent les cols jusqu'aux sommets enneigés. Ça donnerait presque le vertige. C'est vrai qu'elle hypnotise, cette nature, avec ses lacs grandioses sur lesquels ondulent les quatre ciels. Ici, chaque saison a son ciel. Mais il ne faut pas se fier à toute cette beauté. Son immensité écrase. Elle rend petit et vulnérable. Dans ces silences grouillants de vie, quelque part, tapie, la mort guette et peut vous surprendre à tout moment. Il n'y a que ceux qui connaissent cette montagne pour oser s'y aventurer en plein hiver. Mais ce gosse, franchement, il n'avait rien à faire ici.

Ses parents doivent le chercher partout à l'heure qu'il est. Et là encore, quelque chose me déchire les entrailles. Il y a comme une détonation dans ma tête.

Mon Tom. Moi aussi, je l'ai cherché. Avec sa mère, Nina, on n'a fait que ça des jours entiers. Des nuits blanches à marcher dans les grandes prairies, à fouler les graminées, à fouiller la terre, les bosquets, les forêts. Des jours et des nuits à arpenter les rues, sillonnaient les routes. Des semaines, des mois. Avec toujours ce même espoir de trouver quelque chose. Un indice, un signe. Tom.

Nina voulait entrer chez tout le monde. Retourner chaque maison. À ses yeux, ils étaient tous coupables. Coupables de se taire.

Coupables de n'avoir rien vu, rien entendu, elle disait. Coupables d'afficher ces mêmes rictus exprimant surprise ou désolation. Nous rentrions toujours bre-douilles de témoignages qui auraient pu faire avancer l'enquête. Parfois, elle pleurait si fort, tellement, que je pleurais avec elle. Nous étions ensevelis sous des tonnes de désespoir. Le chagrin, à ce point, on ne l'imagine pas. On ne peut pas.

On ne comptait plus le nombre de battues ; les premières avec les amis et des connaissances, puis avec la police. Rien. Ça ne donnait rien. Pas plus que le nombre d'affiches placardées sur les murs des villages avoisinants et dans les villes. Partout. Dans les commissariats, le visage de notre fils perdu au milieu de tant d'autres. Mais avec le temps, faute de résultats, les gens se lassent, puis finissent par oublier. Les affiches se décollent, se déchirent, et par-dessus, d'autres viennent coller les visages de nouveaux disparus. L'impuissance continue de nourrir ma colère ; cette impuissance et cette foutue culpabilité, voilà ce qui me ronge.

Les premiers mois au chalet, j'ai cru que j'allais devenir fou. Je marchais des heures et des heures, jusqu'au délire, jusqu'à l'épuisement. La nuit, pour calmer le raf-fut dans ma tête, je me levais et j'allais fendre des bûches, juste pour me crever et dormir un peu. Le jour, je travaillais avec Paul, on coupait des arbres pour la scierie, des journées de dix heures à coups de hache et de tronçonneuse. Paul, il savait, il comprenait. Il me regardait du coin de l'œil, mais ne disait rien. Il m'arrivait aussi, à bout de forces, de m'endormir en mangeant. Je me réveillais la gueule dans l'assiette de soupe. Ça me rendait fou d'en être là. Alors, je hurlais comme un loup pour faire sortir ce poison. Tellement que ma voix s'est

cassée. Je suis devenu un autre. Je ne crains plus ni le froid, ni le silence, ni la solitude. C'est venu comme ça, sans que je m'en rende compte. Et j'ai laissé faire.

Alors, ce gosse qui se met en travers de mon chemin, avec sa jambe abîmée, ça n'arrange rien, au contraire. Ça fait tout remonter en gros bouillon écumeux. Ça ramène à la surface tout ce qui était caché, endormi.

J'épluche quelques légumes que je jette dans l'eau bouillante d'une marmite qui attend sur le poêle. Il n'a rien dû manger depuis un moment. Il me reste un bout de pain et du fromage. J'attendrai qu'il demande. En se réveillant, c'est sûr, il demandera. Les jeunes ont toujours faim, c'est signe de vie.

Je compte les heures, une à une. Elles ont cette drôle de lenteur, la nuit. Je voudrais qu'elles filent plus vite. Je continue de le veiller et d'entretenir le feu. Il ne neige plus, mais ça ne veut rien dire, ça peut se mettre à tomber plus tard. Ici, on s'adapte. Le froid, la neige ou la pluie. Le vent aussi. On ne décide de rien. C'est elle qui décide. La nature. Je ne peux même pas profiter de cette accalmie pour demander à Paul d'appeler les secours. Pourtant, il n'est qu'à une heure de marche d'ici. Mais avec cette purée de pois, on n'y voit pas à trente pieds, ça me ferait prendre trop de risques. Et puis, laisser le gosse tout seul, ce n'est pas une bonne idée. Il suffirait qu'il se réveille et qu'il ait besoin de moi... Qu'il appelle et que je ne sois pas là. Non. Demain. J'irai au lever du jour, quand il sera sorti de son sommeil. En attendant, ici, il est au chaud, en sécurité.

Dans ma tête, les souvenirs coulent en cascade. Et Nina est au cœur de mes pensées. Est-ce qu'elle dort à cette heure de la nuit ? Je l'imagine dans notre maison,

allongée sur le lit de Tom. Elle le faisait si souvent. Comme par superstition. Elle disait que ça le ferait revenir. C'est tout, après elle ne me parlait plus. Je n'existaient plus. Elle déambulait d'une pièce à l'autre, sans un mot, les yeux gonflés de fatigue, les traits tirés, le visage creusé. Un voile sombre avait recouvert nos vies. Même sa peau virait au gris. Elle ne mangeait plus, ne dormait plus. J'avais beau essayer de la raccrocher à la vie, je sentais bien que je la perdais.

Dans ses silences, je percevais les reproches. Elle avait raison de m'en vouloir à ce point. Au point que ça lui donnait la nausée que je sois encore là. Je la comprenais ; le pauvre type qui se reflétait dans ses yeux délavés ne m'inspirait que du dégoût à moi aussi. Du dégoût et de la honte.

C'est pour ça que je suis parti. Pour qu'elle puisse continuer de vivre. Parce qu'en réalité, celui qui avait invité l'horreur dans notre foyer, c'était moi. J'étais coupable. Et je lui devais de quitter les lieux au plus vite. De disparaître de sa vue. Ma présence, sans qu'elle ne le dise avec des mots, lui devenait insupportable et ne faisait qu'accroître sa douleur.

Nina pensait que si Tom n'était pas rentré du collège ce soir-là, c'était entièrement ma faute. À cause de ma dispute avec lui. C'était vrai, j'avais du mal à le comprendre depuis quelque temps. « C'est l'âge ingrat », disait Nina, toujours à l'excuser. Moi, j'en avais marre de le voir tirer la gueule à longueur de journée. De mal parler à sa mère, de ne rien faire à l'école, d'accumuler les conneries sans penser aux conséquences. Rien ne lui allait. Il nous tenait pour responsables de tout. Ce matin-là, j'ai perdu patience. J'ai crié fort, mes mots étaient durs. Nina a bien cru qu'on allait en venir aux

main. Je ne l'ai pas touché. Jamais. Tom est parti en claquant la porte. Et c'est tout.

J'aurais voulu revenir en arrière, mais c'était trop tard. On ne peut pas refaire l'histoire. Alors, comme les recherches ne donnaient rien et que vivre ensemble devenait de plus en plus difficile, je lui ai annoncé que je partais habiter là-haut, au chalet. Elle s'est appuyée contre le mur, elle n'a rien dit, elle a juste croisé les bras, comme pour se protéger de quelque chose. De moi, peut-être. Je lui ai dit que c'était mieux comme ça. Qu'ici, il y avait nos amis et Sofia, sa sœur, qui veillaient sur elle mieux que moi. Parce que moi, je n'étais plus bon à rien. Je lui ai dit que j'avais prévenu Paul, qui vit là-haut toute l'année ; son chalet n'est qu'à une heure de marche en amont du nôtre. Qu'elle pourrait l'appeler s'il fallait que je redescende. Qu'il me préviendrait. Que je viendrais.

J'avais l'air idiot. Je voulais lui demander pardon d'être si gauche, si empêtré, lui dire aussi que je ne l'abandonnais pas, non, que ce n'était pas mon intention. Lui dire que je continuerais de chercher. Sans relâche. Que je ne baissais pas les bras. Que ça ne pouvait pas se terminer comme ça ; nous deux, sans Tom. Bon sang, même ça, je n'ai pas été capable de l'articuler. Ça faisait un nœud dans ma gorge, c'est pour cette raison que les mots ne venaient pas. Elle, elle restait immobile, les bras croisés, le regard dans le vide. On s'est quittés comme ça. Sans un mot de plus.

Notre Tom a eu dix-neuf ans le mois dernier. Je dis qu'il a eu, parce que jusqu'à preuve du contraire, il n'est pas mort. Pas de corps, pas mort, mon Tom. Peut-être qu'un vieux fou comme moi l'aura trouvé blessé et lui aura porté secours. Je dis vieux, parce que c'est comme

ça que je me sens. Le malheur à ce point, ça ronge tellement qu'à quarante ans passés, on en paraît vingt de plus. J'ai de la force encore, ça me sauve, mais mon cœur a cent ans, et ma gueule me le rappelle chaque fois que je croise mon reflet. Quant à lui, mon fils, je me demande à quoi il ressemble aujourd'hui. Dix-neuf ans, il doit être beau, grand et vaillant comme je l'étais à son âge. Sûrement qu'il vit quelque part, de l'autre côté de la vallée ou sur un autre versant de la montagne. Ou dans une ville plus ou moins grande. Qui sait ? Je continue de penser : pas de corps, pas de mort, tout est encore possible. Croire, au fond, c'est tout ce qu'il me reste. Et je m'accroche à ça pour pouvoir me lever chaque matin.

Le vent s'est levé. Les bourrasques giflent les portes de la remise. Ça risque de réveiller le gosse. Dans l'âtre, les grosses braises rouges réclament une nouvelle bûche à lécher. Je me fais chauffer un peu de café, pour ne pas risquer de m'endormir.

Je me rapproche du corps assoupi, me penche doucement pour l'entendre respirer. Son souffle est lent, tranquille. La sueur qui mouillait son front a disparu. C'est bon signe. Je n'ose pas le toucher. Le feu, en diffusant sa lumière orange, fait danser les ombres sur les murs de la pièce, ça me distrait un peu.

Je le regarde encore et me demande ce qu'il faisait là, habillé comme un gosse de la ville. Dans son blouson, je n'ai rien trouvé qui pourrait le raconter. Rien, ses poches étaient vides. De toute façon, ça changerait quoi ? Ce gosse, ce n'est pas le mien, et on ne peut rien contre ça. Alors, demain, il sera parti. D'autres prendront soin de lui. Il guérira, puis retrouvera les siens. Peut-être que son accident lui servira de leçon, et qu'il se fera une autre idée de cet endroit. Et qu'à l'avenir,

il usera de prudence. Ou alors, il oubliera. Et c'est aussi bien comme ça.

Au fond, ce que j'ai fait n'a rien d'extraordinaire, n'importe qui d'autre l'aurait fait à ma place. Ce gosse, il a eu de la chance, c'est tout. Demain, j'aurai rangé ce lit de fortune, et il ne restera rien de lui. Comme si tout ça n'avait jamais existé.

Deux jours viennent de s'écouler. Deux nuits sans sommeil. Je dois faire avec ce nouveau matin qui s'annonce sec et froid.

Devant et autour de moi, tout dort encore. Le soleil pointe doucement avec cette lumière qui blanchit l'horizon. Les étoiles s'éteignent, il reste encore un peu de lune. Bientôt, le vent du nord aura chassé le banc de brouillard et la brume qui cachent encore la plaine. Il se faufile entre les troncs rugueux des résineux centenaires et remonte en sifflant jusqu'à leur cime qu'il fait danser. En passant, il secoue leurs branches, et un peu de neige s'en détache. Elle tombe en petits paquets. Mon cœur n'est plus disposé à s'émerveiller devant pareil spectacle ; ma raison divague et fantasme le visage de mon fils sur les reliefs escarpés des versants. Cette hallucination réveille la fureur dans mon ventre, je la sens se diffuser dans mes veines et ça me fait grincer des dents. Heureusement, là-haut, il y a le cri des oiseaux qui lézarde l'instant.

Je passe ma main sur mon visage, m'arrête sur ma barbe, la caresse un moment. Nina m'aimerait-elle barbu ?

Dans le lointain, j'entends le vrombissement de la motoneige de Paul qui vient me chercher pour aller bûcheronner. Ça me ramène à la surface du monde.

Paul me demande si ça va. Je réponds « Oui, ça va », même si je sais qu'il sait que je mens. J'attrape le casque qu'il me tend, l'attache et grimpe derrière lui. Sa motoneige glisse avec une aisance qui me surprend chaque fois. Il semble que rien ne lui soit inaccessible, et je m'accroche quand on trace sur les sentiers escarpés et tortueux qui contournent les flancs abrupts de la montagne. Puis, lorsqu'on arrive sur le plat et que la piste se fait plus large, Paul accélère et pousse de petits cris de joie. Ça me touche, et je souris malgré moi. Lui, c'est sûr, il a le gène du bonheur. Et ce bonheur-là serait presque contagieux, sauf que là, je suis fermé comme une huître.

Pour protéger mon visage des gifles du vent, je tourne la tête en sens inverse de la marche et je regarde la montagne qui s'éloigne. Ça me fait un drôle d'effet, cette image à la fois mouvante et pourtant immobile. Paul essaie de me parler, je capte quelques bribes : « par celle », « débardage », mais je ne sais pas le sens des phrases à cause du bruit de la motoneige.

— Je n'entends rien ! je lui crie.

Il lève la main avec son pouce en l'air pour me faire comprendre que ce n'est pas grave, qu'il a compris ; en tout cas, c'est ce que j'imagine. Pour éviter de penser, je m'efforce d'être attentif à la nature qui m'entoure. Je voudrais m'y fondre tout entier. Mais depuis quelques jours, une chose me retient et m'aspire de l'intérieur, comme si une tornade sévissait au fond de moi. Quelque chose qui ne se voit pas, une force qui m'entraîne en arrière et me ramène inexorablement à Tom, toujours à Tom et à Nina.

*

À l'époque, je bossais à la scierie. Le vendredi soir, avec quelques collègues, on se retrouvait dans cette même gargote qui fait aussi hôtel et restaurant le week-end. On discutait de tout et de rien. On tapait le carton et on alternait avec des parties de fléchettes tout en vidant des pintes de bière. Ce boui-boui – il n'y a pas d'autre mot pour le définir – se trouvait sur la place, juste en face de l'école primaire où Nina travaillait et vivait. Elle était institutrice et occupait un petit logement dans le même bâtiment de l'école. Il lui arrivait de temps en temps de venir boire un verre avec une amie. Je l'avais déjà remarquée parce qu'elle dégageait quelque chose de différent, un truc que les autres filles n'avaient pas. Un de ces vendredis soir, le hasard a fait que l'on s'est retrouvés assis l'un à côté de l'autre. Alors on a fait connaissance, on a parlé, et on ne s'est plus quittés.

Tom est arrivé très vite. Du coup, on a dû déménager. On a trouvé une petite maison à deux rues de l'école. Mon père m'avait donné un peu d'argent et, avec nos économies, Nina et moi avons pu l'acheter et la rendre confortable. Pendant les vacances d'hiver et d'été, nous montions au chalet où mon père vivait encore.

Il s'était vraiment adouci avec l'arrivée de Tom, ce n'était plus l'espèce de brute qui m'avait élevé, et ça me faisait une émotion pas possible de voir mon petit bonhomme sur ses genoux. Il s'autorisait enfin cette tendresse qu'il n'avait pas su me donner. Comme quoi rien n'est immuable. Rien ni personne.

Ça va faire quatre ans que je n'ai pas vu Nina. Je l'ai eue au téléphone quelques fois, à mon arrivée ici. Je n'ai pas de téléphone, ni fixe ni portable, alors elle appelait chez Paul et Katy. On ne se disait pas grand-chose, on avait peur, je crois. Puis elle n'a plus appelé et je n'ai pas

pris le relais. C'est idiot, je sais, c'est lâche aussi. Même si aujourd'hui, j'ai l'intime conviction que tout ça n'aurait servi à rien. Je veux dire que ça n'aurait pas résolu le problème. Et là encore, j'ai laissé faire, avec au fond de moi la certitude que je ne redescendrai plus. Je ne pourrai plus, sauf si...

Quatre ans, ce n'est pas rien. Parfois je me demande si elle m'aime encore, ou si le chagrin et la colère ont totalement dissous son amour. Ces questions-là, je ne me les posais plus avant. Je crois. J'y pensais peut-être, mais je ne m'y arrêtais pas. Bon sang, il a fallu que je trouve ce gosse pour que tout ça me revienne de plein fouet. Et toujours cette question qui me taraude : il faisait quoi, ce gamin, dans cette montagne, en plein hiver ?

*

Quand il a émergé, au petit matin, je lui ai donné un peu de bouillon et je suis parti chez Paul comme prévu. À ce moment-là, il n'était pas bien vaillant, mais j'ai pu voir ses yeux, des yeux clairs, bleus comme le ciel en été, et sa petite figure avait repris un peu de couleurs. Il a bu le bouillon doucement. Je lui ai dit :

— Je vais prévenir les secours, toi, tu te reposes ; je suis là dans moins de deux heures.

Il a fait oui de la tête et a refermé ses yeux ciel d'été.

Je ne me souviens pas du trajet jusque chez Paul tellement je marchais vite. Les pompiers et la police sont arrivés un peu après nous. J'étais soulagé de les voir, soulagé qu'ils le prennent en charge.

Le gosse a répondu aux questions du secouriste qui s'occupait de sa jambe.

— Je m'appelle George, il a dit, j'ai dix-neuf ans.

J'ai été surpris parce qu'il ne faisait vraiment pas son âge. Il est petit, chétif, pas de poil au menton ; je ne lui en donnais pas plus de treize. Puis son prénom, George, ce n'était pas un prénom de jeune, ça. Ensuite, un des policiers est venu m'interroger ; il voulait savoir où j'avais trouvé le garçon, si je le connaissais, etc. J'ai répondu aux questions. Et ils sont partis. C'est tout.

Je revois les secours transportant le gosse à l'hôpital, le rouge et le bleu des gyrophares qui balayaient le paysage, le chalet, et partout sur le blanc de la terre.

La nuit qui a suivi, je n'ai pas réussi à fermer l'œil. Je suis resté assis devant le feu à regarder les flammes danser. Je n'avais qu'une hâte, que le jour se lève, que Paul arrive. Puis je me suis souvenu qu'on était dimanche, et le dimanche, on ne travaille pas.

Il fallait que je me trouve une occupation pour éviter de trop cogiter. L'auvent avait besoin d'une réparation, il fallait aussi que je mette un peu d'ordre dans la remise, peut-être couper quelques souches, aller marcher, ou poser des collets, pister un cerf ou un chevreuil. En vérité, je n'ai rien fait de tout ça, et sur le coup de six heures du matin, je n'en pouvais plus, je suis allé me coucher et j'ai dormi jusqu'après midi.

Mon corps était reposé mais dans ma tête ça continuait de tourner en boucle. Les questions sur ce gosse, sur George, elles me brûlaient la bouche à force de les retenir. Mais ni les policiers ni les secouristes n'avaient pu y répondre, parce que ce gosse est majeur et pas recherché. Ils n'en savaient pas plus que moi, juste son prénom et son âge. Alors, j'ai ravalé tout ce que je voulais savoir, et ça m'a fait l'effet d'une gorgée d'acide dans la trachée, pas à cause de la frustration, non ; au fond,

je crois que je m'en fichais de savoir qui il était et d'où il venait, mais pour être sûr que ce n'était pas Tom. Parce que je sais que la solitude et le chagrin rendent la mémoire poreuse, que la machine s'emballe, un peu comme un cheval fou, et déforme et réinvente des pans entiers de ta vie.

*

Il n'a rien de comparable avec Tom. À quatorze ans, mon fils faisait déjà plus d'un mètre soixante-quinze. On est des géants dans la famille, mon père était grand, je le suis aussi. Tom, lui, était tout en muscles, avec des épaules trois fois plus larges que celles du gamin, je veux dire George. Je réfléchis à ça parce qu'à un moment, j'ai perdu pied. J'ai pensé : *Si ça se trouve, c'est lui, changé, différent, mais c'est lui.* Puis j'ai retrouvé la raison. Je connais le visage de mon Tom, il n'a pas pu changer à ce point. Je le connais et je serai capable de le reconnaître dans trente ans. Ce qui m'a perdu, c'est ce même regard, cette même couleur d'yeux, comme ceux de Tom et de Nina.

Ça rend fou, de ne pas savoir. Tu ne peux pas t'empêcher d'imaginer le pire. Et ça, ça fait des ravages. Mais je ne peux pas me résigner, je n'arrive pas à me dire qu'il ne reviendra pas. Pourtant, plus de cinq ans après, il serait temps de voir les choses en face et d'admettre la réalité : il ne revient pas. Ça me fait comme un trou immense dans la poitrine, une béance. Son absence.

En partant, il a tout pris. Il nous a laissés là avec sa mère, sur le bord de la route, comme les salauds le font avec leur clébard en période de vacances. Ça nous a dévastés et plongés dans une errance sans fin. Parfois,

me souvenir me fait oublier de respirer, je suis en apnée et, dans un réflexe incontrôlé, j'inspire une grande bouffée glaciale et aussitôt je reviens au monde.

À nouveau, j'entends le bruit de la motoneige, je vois le paysage qui défile, et Paul qui chante, je crois. J'ai l'impression que le trajet n'en finit pas.

Au loin, quelques cerfs déguerpissent en nous apercevant. On longe une petite rivière gelée. Sous l'épaisse couche de glace qui la recouvre, l'eau continue de couler, d'aller son chemin. Ses bords scintillent quand le soleil y dépose son or. C'est joli comme sur une carte postale.

On trace toujours sur ce lac gelé recouvert de neige, c'est du blanc pailleté partout autour. Mon regard accroche les forêts d'épicéas qui se déploient à perte de vue, jusque sur les flancs des montagnes alentour. Je me dis qu'au fond, je pourrais abattre des arbres tout le reste de ma vie, tant il y en a.

Couper, tronçonner toute la journée, c'est dur, il faut en avoir dans les bras et les jambes, surtout quand il fait froid. Mais je le supporte assez bien contrairement à d'autres gars moins solides. Et ça me plaît.

Cette année, trois ont abandonné au bout de quelques semaines. Ce n'est pas évident de trouver de la bonne main-d'œuvre. Parfois, pour renforcer les équipes, Paul engage des gars qui viennent d'Europe de l'Est. Ces gars-là se foutent pas mal du froid et travaillent dur sans jamais se plaindre. Alors, oui, le salaire n'est pas mirobolant, mais je ne me plains pas, parce que Paul paye mieux que certains. Puis il connaît le job ; son père le lui a appris, tout comme son grand-père l'avait enseigné à son père. Il a ça dans le sang. Souvent, je le regarde faire, il est là, patient, à expliquer, réexpliquer

pour éviter un accident. Ça me fait rire, ceux qui s'improvisent bûcherons. Et il y en a, c'est un fait. On en a parfois qui savent tout juste tenir une hache ou enfoncer un coin. Faut leur montrer, comme à des apprentis, comment on entaille la base du tronc pour faire tomber l'arbre dans la bonne direction. Y a les kamikazes aussi ; eux, ça les gêne pas d'ébrancher les arbres en équilibre sur leur tronc.

Un jour, un gars a glissé. L'écorce était humide et la chaîne de sa tronçonneuse ne s'est pas arrêtée, ça lui a coupé la main en deux. Ça aurait pu être pire. Faut rester vigilant tout le temps pour éviter la catastrophe. Je ne parle même pas du dérèglement climatique, du manque d'eau, des arbres qui sèchent et qui se font bouffer par les scolytes. C'est en les coupant qu'on s'en rend compte, mais c'est trop tard. L'intérieur du tronc est mou et l'arbre chute de travers, et là, ça t'emporte un bonhomme en un rien de temps, parce que quand tu bosses à plus de mille trois cents mètres d'altitude, tu dois savoir jouer avec les pentes. Ici, la coupe est différente de celle qu'on pratique dans les plaines, mais je préfère. Et Paul aussi. Parfois, à nous deux, on fait le boulot de quatre bonshommes. Paul répète souvent : « Tant qu'on a la force, faut pas chômer. »

Il a raison, alors on bûcheronne comme des dingues et les gars autour nous regardent comme des bêtes curieuses.

L'argent que je gagne, comme je n'ai pas trop de besoins, j'arrive à en mettre un peu de côté chaque mois pour acheter un tout-terrain, ce qui évitera à Paul tous ces allers-retours dans la semaine. Et moi, je serai plus autonome. L'autre moitié de mon salaire, je l'envoie à Nina. Je sais, ce n'est pas énorme, mais c'est ma façon de